

bonne saison; il se fit panser et s'en alla à la pêche, le plus simplement du monde.

On raconte que Sarah Bernhardt, étant en tournée à Liège, eut l'idée bizarre de charmer ses loisirs en pêchant à la ligne, et que le hasard la mit, à la Boverie, en présence de Marcatchou.

La tragédienne alla demander des appâts au pêcheur; Marcatchou tira une poignée d'asticots vivants de sa bouche et les présenta poliment à la belle dame ébahie. Et, comme elle hésitait à prendre les bestioles: *Prindez-les don, dit Marcatchou engageant, dj'enne a tant, des warboux, qu'is rôlet foû de seyai et qu'is réquinnait à hiette* (dégringolent en masse) *à l'catêye de l' montêye* (à bas de l'escalier).

Comme Sarah Bernhardt ne prenait rien, Marcatchou lui donna des conseils: « Faites comme moi, *trossiez rosse cotte* (troussez votre jupon) *et s'intrez è l'aice* (et entrez dans l'eau). » L'artiste sembla médiocrement goûter ces conseils et bientôt, agacée, elle jeta, d'un mouvement nerveux, ligne et fil dans l'eau, et s'en alla. Marcatchou la regarda ahuri et, se trompant évidemment sur « l'espèce », il s'écria: *Hie, qui dj'arrêge, on veut bin qu'elle gagne les censes àhégemint* (on voit bien qu'elle gagne l'argent facilement!) Et il s'en alla repêcher l'instrument qui descendait au gré des flots. Depuis lors, dit-on, il ne s'est plus guère servi que de la ligne de Sarah Bernhardt.

Marcatchou, presque autant que ses asticots, cultivait d'autres bestioles.

Un jour, il vendit pour 3 francs de « beaux poux » à un forain, qui exhibait sous verre ces monstres apprivoisés.

Un étudiant demanda un jour à Marcatchou s'il ne pouvait lui donner un pou. « Tout de suite », dit le bonhomme, et il tire de sa profonde chevelure une superbe bête. L'étudiant, vigilant, offre deux sous. Mais Marcatchou: *Quimint don, cinq censes po 'n' frumelle, et qu'est plainte!!...* (Deux sous pour une femelle pleine.) Et, indigné, il remit le pou où il l'avait pris.

Ces anecdotes de haut goût donneront une idée d'un grand nombre d'autres.

Il y en a aussi, toutefois, qui témoigneraient d'un esprit simplement gouailleur et d'une adroite promptitude à la riposte.

Un jour Marcatchou déménageait. Il rencontre un camarade, et sentencieusement il lui dit: *Veyez-re, fré, c'est vraiemint qwand on bague* (quand on déménage) *qu'on veut bin çou qu'on a. Dj'enne aveu tot plein n' banse* (j'en avais plein un panier).

Telle aussi, cette réponse qu'il fit, prétend-on, à un « beau

monsieur » qui, le regardant patiemment attendre le goujon peu pressé et ne voyant rien venir, lâcha cette réflexion: « Vraiment, il n'y a rien de plus bête qu'un pêcheur ». Marcatchou l'entendit et, tournant négligemment la tête: *Rin d'pas biresse, dit-il, sia, fré, l'ci qu'et louque* (celui qui le regarde).

L'histoire dit que le « beau monsieur » s'en alla tout penaud. C'est probable — mais l'anecdote est ancienne et répandue en trop de contrées pour être née récemment.

Peu importe d'ailleurs, on ne prête qu'aux riches. Tant d'anecdotes se sont cristallisées autour de cette « gloire »! Il ne faut pas nous la diminuer.

Son nom, comme celui de Philoquet, restera légendaire. Et avis est donné, par ces notes, aux graves folkloristes des siècles à venir:

Le vieux pêcheur pouilleux est *vraiment* né à Liège.

PAUL GÉRARDY.





## LES FINS VOLEURS

I

### Li bierdji et les bédots

Conte d'Entre-Sambre-et-Meuse

Li botchi d' Biemerée, si teorant a court di tchau li djoû de l'dicause, court à l' since di Stavesoul (1) et achète un mouton.

I li loie les pattes et l'épèrète sus les spales.

Li bierdji d'à l' since dit au sinci :

— I l' tint bin.

— Ohî, respond l' sinci, i n' pout mau de tchair.

— Non? riprind l' bierdji; v'lo walji qui dji li vole?

— Et bin dj'êt voreûre vouie one affaire pareille! dit l' sinci.

— Vos l' v'èro, riprind l' bierdji.

Et pardant è m'rain one paire di mûs solés qu'on v'neûre di li rappreairter, i s' met à couru par one pitite pisinte, po cîper au court et d'ranci l' botchi.

Arrivé sou l' route, i boute on solé au mutant de l' vouie, one miette pus lon au tournan', i boute l'ôte solé, puis i mousse au bicès s' catchant et rattindant l' bierdji.

Le boucher de Biesmerée, se trouvant à court de viande le jour de la fête paroissiale, court à la ferme de Stavesoul et achète un mouton.

Il lui lie les pattes et l'emporte sur les épaules.

Le berger de la ferme dit au fermier : — Il le tient bien.

— Oui, répond le fermier, il n'a garde de choir.

— Non? reprend le berger; voulez-vous que je le lui vole?

— Et bien je la voudrais voir une affaire pareille! dit le fermier.

— Vous le verrez, reprend le berger.

Et prenant en mains une paire de souliers neufs qu'on venait de lui rapporter, il se met à courir par un petit sentier, pour « couper au court » et devancer le boucher.

Arrivé sur la route, il place un soulier au milieu du chemin; un peu plus loin, au tournant, il place l'autre soulier, puis il entre dans le bois, se cachant et attendant le boucher.

(1) Stavesoul, lieu dit de Stave, littéralement, Petit-Stave. Les villages de Stave et de Biesmerée se joignent, près de Florennes.

Cil-ci arrive one miette après et régant on solé dit :

— Tins on solé! Bah! si d'javeûre ca les deux au moins, mais avou on solé dji n'sos nin avanci!

One miette pu lon, i trouve li deuzainme solé.

— Oh! Oh! disti, ç'côp ci d'ja l'paire, courans rattemint qeaire fôte!

Et boutant l'bédot à l' terre i v'toûne ramasser l' prumi solé.

Li bierdji nî fè ni one ni deux, i sautelle sus l' bédot, li tchêdye à s'pales et à dadaie sus Stavesoul.

On rieûve cor à l' since quand l' botchi arrive avou les solés è s'm'cain!

— Tins! fè l' bierdji, vos aroz v'trové mes solés: dji les a pierdu n'avcaire è riv'nant d' Biemerée.

V'là l' botchi tot pénaud qui rind les solés è d'jant :

— Ça c'est djouer d' malheur! dji trove des solés et dji piès m' bédot! Dji doès rinde les solés! qu'est-c' qui m' rindrait m' bédot?... Enfin, donnez-m'è one ôte, dji n'a pon d' tîmps à piède. I s'aurait sûrmint disloyi et sêret couru au brès; dj'el raurais todis bin!

I prind on novia mouton et ainsi ayessi, il éva.

Li sinci dit :

— C' côp ci il y waitrait!

Li bierdji riprind :

— V'loz walji qui dj' li vole co?

— Ça, ça sêreuve trop ficart, dit l' sinci.

— Vos allez vouie, respond l' bierdji.

Et vola noste homme qui rapougne li pisinte et qui court au galop po d'avanci l' botchi à l'êdroêt où l' prumi bédot aveûve disparu.

Celui-ci arrive un peu après et voyant un soulier, dit :

— Tiens, un soulier! Bah! si j'avais les deux au moins... Mais avec un soulier je ne suis pas avancé!

Un peu plus loin, il trouve le second soulier.

— Oho! dit-il, cette fois-ci j'ai la paire; courons vite quérir l'autre.

Et plaçant le mouton par terre, il retourne ramasser le premier soulier.

Le berger « ne fait ni une ni deux », il saute sur le mouton, le charge sur ses épaules et vite, vite à Stavesoul!

On riait encore, à la ferme, quand le boucher arrive avec les souliers dans sa main.

— Tiens! fait le berger, vous avez retrouvé mes souliers; je les ai perdus naguère en revenant de Biesmerée.

Voilà le boueber tout pénaud qui rend les souliers en disant :

— Ça, c'est jouer de malheur! Je trouve des souliers et je perds mon mouton; je dois rendre les souliers, qui me rendra mon mouton?... Enfin, donnez-m'en un autre, je n'ai pas de temps à perdre. Il se sera sûrement délié et sera couru au bois; je le rattraperai bien.

Il prend un nouveau mouton et, après l'avoir arrangé, il s'en va.

Le fermier dit :

— Cette fois-ci, il y veillera.

Le berger dit :

— Voulez-vous parier que je le lui vole encore?

— Ça, ça serait trop fort, dit le fermier.

— Vous allez voir, répond le berger.

Et voilà notre homme qui « empoigne » le sentier et qui court au galop pour devancer le boucher à l'endroit où le premier mouton était disparu.

Arrive la, s' cache sous bois et attend.

Quand l' botechi arrive il étind d'zous bois : Bèè ! Bèè !

— Oh ! Oh ! disti, vada m' bedel !  
Et bontant l'ôte a l' becc, i mousse sous bois po aller s'praver li premi.

La berdye qu'atquignêre li moment, s'ôte di s' cachette, empoigne ou l' bedel et a duclure sus Staresoul.

Quand l' botechi qui n'avait vin teure sous bois, n'a pus vin c'teure sus l' route, il a manqué tchaive morant di saisich'mint.

Mais i s'a vatte consolé et est révoûé à Biesmerée tot pinsant :

— Quand l' duile s'ê mêle qu'a vin à feè !

Arrive la, il se cache sous bois et attend.

Quand le boucher arrive, il entend sous bois : Bèè ! Bèè !

— Oh ! dit-il, voilà mon mouton.  
Et plaçant l'autre par terre, il entre sous bois pour aller chercher le premier.

Le berger, qui « guignait » le moment, sort de sa cachette, empoigne encore le mouton et vite, vite à Staresoul.

Quand le boucher, qui n'avait rien trouvé sous bois, n'a plus rien retrouvé sur le chemin, il a manqué choir mort de saisissement.

Mais il s'est vite consolé et est retourné à Biesmerée en pensant :

— Quand le démon s'en mêle, il n'y a rien à faire.

LOUIS LOISEAU.

Recueilli à Stave (Florennes) en 1881.



II

Jean Martin

Chanson de Rievre Gedinne

Un gar - çon fort bon tailleur Dans Paris d'u - ne  
vive ardeur Dans Pa - ris il se trou - va  
Dans u - ne pei - ne grande Si - tôt le che -  
min pre - na Pour al - ler en Hol - lan - de

2.

A Saint Denis étant arrivé  
La charité a demandé  
La charité a demandé  
À une hôtesse agréable  
— « Car je viens de Paris  
Sans avoir de l'ouvrage. »

3.

— « Oh ! dites-moi, mon ami,  
Vous venez du Paradis ? (1)  
Vous venez du Paradis,  
Donnez-moi des nouvelles.  
Connaissez-vous mon mari  
Jean-Martin on l'appelle ? »

(1) Elle a mal compris les mots : « de Paris ».

9.

— « Hé oui, madame, hé oui, oui !  
Je connais votre mari,  
En sortant du Paradis  
Je l'ai vu dans l'indigence  
Il n'a presque plus d'argent,  
Ni mêm' plus de finance. »

5.

— « Oh ! dites-moi, mon ami,  
Voutriez-vous m' faire un plaisir  
Retourner en Paradis  
Porter un justaucorps  
Et remettre à mon mari  
Ces six beaux louis d'or. »

6.

Le tailleur encor plus fin  
Dit : « Madame, il les aura demain. »  
Ayant reçu ses louis,  
Courant comme une infâme  
Sitôt le chemin prena  
Pour aller en All'magne.

7.

Voici l'deuxième mari :  
— « Oh ! que je suis réjouie  
Oh ! que je suis réjouie  
Car il vient de venir  
Un garçon du Paradis.  
Il s'en vient de partir.

8.

Pour remettre à mon époux  
Que j'avais auparavant vous,  
Six beaux louis tout d'un coup  
Et en fort bonn' espèces,  
Oh ! dites-moi, mon mari,  
En êtes-vous bien aise ? »

J'ai recueilli cette chanson à Bièvre (lez-Gedinne) de la bouche de M<sup>lle</sup> JOSÉPHINE DETERME, âgée de 62 ans.

OLYMPE GILBART.

(1) Ces paroles s'adresse au voleur que le mari rencontre et qu'il ne connaît pas.

— « Dis-moi donc, simple d'esprit,  
De te laisser duper ainsi.  
Revient-on du Paradis  
Comme on revient de France ?  
Un chevalier plein d'esprit  
A emporté ta finance. »

10.

Sitôt l'deuxième mari  
Entra dans son écurie  
Mit le pied dans l'étrier  
Jurant comme une infâme  
— « Si je le puis attraper  
Il payera le dommage. »

11.

— « Oh ! dites-moi, mon ami (1),  
N'avez-vous pas vu passer ici ?  
N'avez-vous pas vu passer ici  
Un garçon d'un tel âge ?  
— « Monsieur, il s'en vient d'entrer  
Dans ce vert bocage. »

12.

En entrant dans la forêt  
Le chemin était fort étroit.  
Il dit : « Je m'en vais aller à pied  
Tenez bon mon cheval.  
Car si je le puis attraper  
Il paiera le dommage. »

13.

Quand le mari eût bien cherché  
Il s'en vient pour le retrouver,  
Regardant de tous côtés  
Jurant comme une infâme :  
« Me voilà attrapé  
Aussi bien que femme. »



## ENIGMES POPULAIRES

V

## Devinettes wallonnes (suite)

109

a) *On tonnia ; one bolle aux guies ; deux folches et deux restias, et de grain semé sus l'bolle aux guies.*

NAMIUR, AURMONAQUE DE N. PO 1897

b) *I n'y a deux bastons ; d'sus les bastons, in tonya ; d'sus l'tonya, enne boule ; d'sus l'boule, in bos ; et dins ç' bos-là, i n'y a branmint des p'titès biesses.*

Chatelineau

c) *Li bicès so l'toumire ; li toumire so l'gottire ; li gottire so l'fâr ; li fâr so l'pilé ; li pilé so l'tonnai ; li tonnai so les deux bastons.*

Vottem

110

*Què est-ce don, vos... ine âbe qu'a les racennes ès l'air et les branches à l' terre ?*

Liège

111

*Deux p'tits oùhais à pid d'on meur avou de mossai tot ès haut.*

Vottem

109

a) Un tonneau (le tronc du corps humain) ; un boulet aux quilles (la tête) ; deux fourches (paires de membres) et deux rateaux (mains) ; et du grain (cheveux) semé sur la boule.

b) Il y a deux bâtons (les jambes) ; sur les bâtons un tonneau (le tronc) ; sur le tonneau une boule (la tête) ; sur la boule un bois (la chevelure) et dans ce bois là, il y a beaucoup de petites bêtes (les parasites).

c) Le bois (chevelure) sur la lumière (yeux) ; la lumière sur la gouttière (nez) ; la gouttière sur le four (bouche) ; le four sur le pilier (cou) ; le pilier sur le tonneau (tronc) ; le tonneau sur les deux bâtons (les jambes).

110

Qu'est-ce donc... un arbre qui a les racines en l'air et les branches à terre ?

— Le corps humain, les cheveux, les jambes.

111

Deux petits oiseaux (les yeux) au pied d'un mur (le front) avec de la mousse tout en haut (cheveux).

- 112  
*Qu'est-ce qui c'est... un cabus qu'a  
beaucoup des racines et qui n'est ni  
plante?*  
Liège
- 113  
*Qu'est-ce don, vos... un jardin  
avec des haies blanches?*  
Vottem
- 114  
*Diriez-vous bien ce que c'est... une  
petite ruelle qui est toujours mouil-  
lée, avec des dames tout autour?*  
Malmédy
- 115  
*Un beau roi tout rouge habillé; un  
palais de viande et d'os; deux ran-  
gées de blancs soldats.*  
Vottem
- 116  
*a) In p'tit patchi intouré d' socs  
blanches — Et une mam'zelle qui  
danse au milieu.*  
Anderlues  
*b) Un pré avec trente-deux piex  
Et un petit poulain qui court tot arà.*  
Dinant
- 117  
*Un courtil entouré de tous piex  
blancs et un petit veau qui danse  
parmi.*  
Hermée (Hesbaye)
- 118  
*a) Dame tirlerelette  
Au bout d'une ruelle  
Qu'il pleuve ou ne pleuve pas  
Elle est toujours mouillée.*  
Jodoigne  
*b) Qu'est-ce qui est toujours à  
l'abri et qui est toujours mouillé?*  
Chiny

(1) Au pays de Liège, le mot *cabus* (chou rouge pommé) ou *servôye* est employé facétieusement, surtout avec les enfants, pour désigner la tête.

- 119  
*Dame Liron-lirette  
Au bout d'une ruelle  
Ce qu'on place tout en haut  
(Choups!) dans le trou.*  
Rocour-Hesl...  
— La langue.
- 120  
*Un veau rouge qui saute outre  
d'une haie blanche.*  
Vottem  
— La langue, les dents.
- 121  
*Diriez-vous bien ce que c'est...  
trente-deux madames blanches dans  
trente-deux fauteuils rouges?*  
Nivelles  
— Les dents.
- 122  
*Qu'est-ce don, vos... ce que vous  
jetez et que notre roi met dans sa  
poche?*  
Liège  
— Le mucus nasal.
- 123  
*Poils contre poils.  
Le plus dangereux au milieu.*  
Braine-l'Alleud  
— Les cils et l'œil pendant le  
sommeil.
- 124  
*Qu'est-ce don, vos... si loin qu'on  
le jette, on l'a toujours.*  
Herstal  
— L'œil (équivoque : le regard).
- 125  
*Ce qu'on fait bôfer et qu'on n'y  
pense jâmaye.*  
Herstal  
— Cligner les yeux (2).
- 126  
*Qu'est-ce qui menace et ne dit  
rien?*  
Liège  
— L'index.
- 127  
*Blanc po d'foû  
Rouge po d'vins  
Vo l'là.*  
Liège  
Blanc au dehors  
Rouge au dedans  
Le voilà.  
— Le doigt (3).

(1) Exemple de devinette mimée. En récitant la première ligne, le conteur fait de l'index droit sur le dos de la main gauche le geste de chatouiller menu. Aux derniers mots, il fait basculer la main droite sur le dos de la gauche, pour indiquer la chute du bol alimentaire dans l'œsophage.

(2) Autres réponses : respirer, vivre.

(3) En disant *vo l'la*, on lève l'index comme pour montrer quelque chose, ce qui amène fatalement l'erreur.

128	128
<i>Pouyeu in d'foû</i>	Poilu en dehors
<i>Pouyeu in d'dans</i>	Poilu en dedans
<i>Dj'y stêbe me mîcin.</i>	J'y introduis la main.
Jodoigne	— La mitaine.
129	129
<i>Qué est-ce qui n'a ni tchâr ni ohai, et qu'a pourtant piere et quatre deugts?</i>	Qu'est-ce qui n'a ni chair ni os, et qui a cependant pouce et quatre doigts.
Liège	— Le gant.
130	130
<i>Pîd in haut</i>	Pied en haut
<i>Pîd in bas</i>	Pied en bas
<i>Cric! crac!</i>	Cric! crac!
<i>V'la l'agace su l' saule.</i>	Voilà la pie sur le saule.
Nivelles	— Les jambes qu'on croise, étant assis.
131	131
<i>Qué est-ce don, vos... qu'a l'panse à cou?</i>	Qu'est-ce donc... qui a la panse au derrière?
Liège	— La jambe (la panse, c'est le mollet).
132	132
a) <i>Picêye in d'vins</i>	a) Poil en dedans
<i>Picêye in dehors</i>	Poil en dehors
<i>Dj'attrape em' crombin</i>	Je saisis mon <i>crombin</i> (1)
<i>Dj'el fous d'dins.</i>	Je le jette dedans
Nivelles	— La chaussette et le pied.
b) <i>Poyou à d'foû</i>	b) Poilu au dehors
<i>Poyou à d'vin</i>	Poilu au dedans
<i>Gnic et gnoc</i>	<i>Gnic et gnoc</i>
<i>Et vo l' là d'vins.</i>	Et le voilà dedans.
Liège	— La chaussette.

(1) Le mot *crombin* dérive de *cron* « tordu, courbé, qui n'est pas droit » et désigne le pied. Variante à Jodoigne : *Dj'happe me craice* « je saisis ma crosse. » On retrouve dans ces mots le *kr* qui réapparaît dans le liégeois *crâvâi* « vase arrondi » (kymrique *cioc*), *Coronneuse*, faubourg de Liège où la Meuse fait un coude ; *mal crâcé* « mal bâti, mal tourné » etc. et dans une foule de mots germaniques. — Cette devinette est, à notre connaissance, une des plus répandues. Variantes des deux derniers vers : à Erezée : *Dji dare one cohé divins* « je lance une branche dedans » ; à Malmedy : *Dju hape mu squêye...* « je saisis mon échelle » ; ce dernier mot est souvent employé pour désigner la jambe, en vertu de la comparaison qu'on dit à Liège : *des djambes comme des squêyes*, longues et maigres. Cependant le mot *squêye* n'est pas, croyons-nous, connu à Liège, dans le sens d'échelle. Voir ci-après le n° 137, texte de Nivelles, où le mot *esquie* ne peut signifier que « échelle ».

133	133
<i>Cinq en avant</i>	REP. — Ce sont les orteils et les doigts, quand on se chausse.
<i>Die en tirant.</i>	
Liège	
134	134
<i>Quant est-ce qu'on s' promoune ès bires sins vèyi nol àbe?</i>	Quand est-ce qu'on se promène dans le bois sans voir d'arbre?
	— Quand on porte des sabots.
135	135
<i>Plein de djoû</i>	Plein du jour
<i>V'ûd de l' nûte.</i>	Vide la nuit.
Erezée	— Le sabot.
136	136
<i>Qu'est-ce qu'est mirêt y a co trase ans et qui a en un boquet d' tchâr ès crêr?</i>	Qui est-ce qui est mort il y a longtemps et qui a encore un morceau de chair dans le corps?
Erezée	— Le sabot.
137	137
<i>Diriz bi çu qui forme in esquie du djoû èyè in serpint de l' nû?</i>	Diriez-vous bien ce qui forme une échelle du jour et un serpent la nuit.
Nivelles	— Le lacet du soulier.
138	138
<i>Qué est-ce don, vos... qui va-st-à messe so s' tiesse?</i>	Qu'est-ce donc... qui va à la messe sur sa tête?
Liège	— Le clou du soulier.
139	139
<i>Que est-ce qu'a l' boque à mitan de vinte?</i>	Qu'est-ce qu'à la bouche au milieu du ventre?
Liège	— <i>Li take</i> , sorte de poche (1).
140	140
<i>Dji toctêye so l' cou</i>	Je tapote sur le fond
<i>Dji rassis l'poyêche</i>	Je lisse le poil
<i>Dji louque si l' trau m' convint.</i>	Je m'assure si l'entrée me convient.
Liège	— Un homme essaie un chapeau.
141	141
<i>Quimint friz-ve don, vos, po planter on pâ et rapwerter l' trau?</i>	Comment feriez-vous, pour planter un pieu et rapporter le trou.
Liège	— J'irais au W. C.
142	142
<i>Dji bouhe à l'ouhe. S'on m' respond, dj' n'intoure nin. S'on n' mi respond nin, dj'inteure.</i>	Je frappe à la porte (d'un W. C.). Si l'on me répond, je n'entre pas. Si l'on ne me répond pas, j'entre.
Liège	

(1) *Li take*, en forme de large sac rectangulaire portait sur le côté plat une fente verticale ; elle était attachée au flanc par des cordons noués en ceinture. Les *takes* allaient par paire et nos mères-grand ne connaissaient pas d'autres poches.

143

*Diriez-ve bin çou qu' v'est... ou  
p'tit marchô qui bouche tote li djour  
nêge et tote li nuit et qui n' s'arrete  
bêge jamais qu'on còp es s'èpe?*

Liège

144

*Dji n'a ni pôt ni tiesse  
Et si v' s'ècès-dje à l' fesse.  
Qu' est-ce?*

Liège

143

Diriez-vous bien ce que c'est... un  
petit maréchal qui frappe tout le jour  
et toute la nuit et qui ne s'arrête  
jamais qu'une fois dans sa vie?

— Le cœur.

144

Je n'ai ni pied ni tête  
Et si vous suivrai-je à la fête.  
Qu'est-ce?

— La chemise.

(A suivre).

O. COLSON.



## LES ANIMAUX

I

## Le langage des oiseaux

CONTE LIÉGEOIS



ÉTAIT une fois un berger qui gardait ses brebis à l'orée d'un bois. Il jouait de la flûte pour passer le temps, quand, tout à coup, le feu prend au bois.

Pendant qu'il rassemblait ses brebis pour se sauver, voilà qu'il entend qu'on l'appelle :

— Berger, berger, tire-moi d'ici.

C'était un serpent tourné autour d'un buisson et le feu allait atteindre l'arbuste. Mais lui, le berger :

— Nenni, dit-il, quand je t'aurai sauvé, tu me mangeras.

— Non, berger, je n'ai garde.

— Tais-toi, tu es trop malin.

— Quand je te dis que je ne te ferai aucun mal ! Allons, berger, étends ta houlette, je me tournerai autour et tu n'auras pas à l'en repentir.

L'homme fit donc ce que le serpent demandait. Mais à peine celui-ci était-il descendu, qu'il s'enroula autour du cou du berger.

— Tu vois bien, s'écria celui-ci avec frayeur, voilà que tu vas m'étrangler !

— Non pas, c'est pour te dire quelque chose. Ramène-moi chez mon père et tu auras ta récompense. Mais s'il veut te donner de l'argent, ne le prends en aucun cas; demande-lui qu'il t'apprenne le parler des oiseaux.

Les voilà donc près du père Serpent.

— Tu m'as rendu un grand service, dit-il au berger. Que te faut-il pour cela? Veux-tu de l'or et de l'argent ?

— Non, garde ton or et ton argent; il faut que tu m'apprennes le parler des oiseaux.

— Non, ne demande pas cela. Mais si tu veux de *Por, dex mille et des cents*, tu auras tout ce que tu demanderas.

— Je ne veux ni mille ni cent.

— Eh bien alors, écoute, berger. Je vais te satisfaire, mais si tu en parles jamais à quelqu'un, tu mourras sûrement une heure après.

— Je n'en ai cure.

Alors le père Serpent dit à l'homme :

— Ouvre la bouche.

Et quand ce fut fait, l'animal souffla dedans et y cracha.

Dès ce moment, le berger comprenait le langage des oiseaux, et il se dépêcha de retourner près de ses pauvres moutons qui l'attendaient toujours.

Un peu après, passent des corbeaux.

En voilà un qui fait :

— *Cwâk, cwâk!* Regarde un peu quel beau coffre il y a sous le mouton noir.

Le berger l'entendit, marqua la place et alla vite chercher une bêche; il déterra bientôt un grand coffre et quand il l'ouvrit, il le trouva plein d'or et d'argent.

Maintenant, le berger était riche. Il se maria avec une fort belle femme et alla s'établir dans une grande ferme.

Bon ! (1)

Un beau jour qu'il se promenait avec sa femme, bras dessus bras dessous, il entend les moineaux qui bavardant entre eux.

— *Tchip, tchip, tchip!* dit l'un. Regarde un peu le maître; qu'il est fier avec sa femme! On ne dirait jamais qu'il a été berger dans le temps.

D'entendre une pareille, le berger se met à rire; mais sa femme :

— Pourquoi ris-tu? demande-t-elle.

Mais le berger ne voulait rien dire :

— Je ris d'une idée qui me passe par la tête, une souvenance.

— Quelle souvenance?

— Oh! laisse-moi en paix.

— Oui-da! Vous êtes tous les mêmes, vous autres hommes. Vous riez à cette jolie femme qui passe là : je l'ai bien vu sans doute....

— Allons, allons, est-ce tout?

— Non, je veux que vous avouiez.

— Mon Dieu, mon Dieu!... Si je te dis jamais pourquoi je ris, il me faut mourir dans une heure.

— Eh bien, ma foi! dit la femme furieuse, j'aime encore mieux te voir mort que te voir infidèle.

(1) Formule de transition très en faveur auprès de nos auteurs.

Voilà le berger qui fait apprêter un cercueil.

Mais avant de s'y coucher, il prend une tranche de pain et se met à l'émietter aux poules et au coq.

— *Kok, kodok!* Quel air le maître a aujourd'hui! dit l'une des poules.

— Comment, tu ne sais pourquoi? demande une autre.

— Non.

— Eh bien! *ça et ça!*... Et elle lui raconte tout.

— Oho! est-il possible!

— Taisez-vous, vous autres, dit le coq. Le maître n'a que ce qu'il mérite, il est trop bête! Regardez, moi, j'ai treize femmes et quand il y en a une qui m'a manqué, je lui donne des coups de bec, et puis c'est tout.

— Ah! c'est comme cela! se dit le berger.

Le voilà qui empoigne un manche à balai et qui se met à en caresser les reins de sa femme.

Elle ne demanda plus jamais pourquoi il avait ri.

Traduction d'un conte dit par ma mère, née à Vottem (Liège) et transcrit en wallon sous sa dictée.

GILLES GÉRARD.

## II

### Comment on interprète leurs cris

La croyance au langage des animaux est tout-à-fait primitive. Elle se retrouve chez les sauvages les plus reculés : ceux-ci croient positivement que les animaux ont un parler qui, pour être inintelligible aux hommes, n'en est pas moins complet; si certains animaux parlent peu, leur parole acquiert par ce fait une valeur, une puissance parfois fatidique; d'ailleurs, on dit encore communément : « s'ils ne parlent point, ils n'en pensent pas moins » et l'on croyait qu'ils réservent pour l'intimité entre bêtes, leurs réflexions et leurs observations assurément piquantes sur les faits du jour et la conduite des hommes.

Le conte qu'on vient de lire est, à ce sujet, vraiment remarquable. Nous ne lui connaissons qu'un correspondant, conte bulgare presque identique, publié par M. Louis LÉGER, dans ses *Contes populaires Slaves*. MM. GEORGEAKIS et PINEAU ont retrouvé, il est vrai, à Lesbos, un conte analogue (1), où c'est un poisson qui joue

(1) Publié dans la *Rev. des trad. popul.* t. VIII, 1893, p. 320.



le rôle du serpent; la fortune rapide du héros est due également à la confiance d'un corbeau et la leçon finale donnée par le coq reste identique.

L'antiquité classique fourmille d'exemples de la croyance au langage des animaux; les rapports des humains et des dieux avec eux sont d'ailleurs l'objet de nombreux contes mythologiques, et l'explication de leurs cris a suscité plus d'une légende.

C'est donc sans étonnement que l'on retrouve dans le peuple le souvenir de cette antique croyance et l'on verra avec intérêt que les interprétations des cris des animaux ne sont à présent ni plus absurdes, ni plus maladroites que celles de nos lointains ancêtres.

Ce sont les oiseaux surtout, au parler harmonieux, que l'on a songé à interroger.

Voici d'abord un exemple d'interprétation de gazouillement. Mais il convient de faire remarquer que l'écriture fait beaucoup perdre à ces jolies formulettes: il faudrait, pour en goûter le sel particulier, non les lire, mais les entendre dire avec le tour de voix qui imite les intonations du chant; l'illusion est parfaite alors, et il en serait ainsi tout particulièrement du chant du rossignol... si on osait l'imprimer!

A Bouvignies, près d'Ath, on traduit comme suit le chant de l'hirondelle:

<i>Quand dj' sus ralle</i>	Quand je suis retournée
<i>Quand dj' sus ralle</i>	Quand je suis retournée
<i>Les grantjes estin'tent pleine</i>	Les granges étaient pleines
<i>Quand dj' sus s'vènu</i>	Quand je suis revenue
<i>Quand dj' sus s'vènu</i>	Quand je suis revenue
<i>On acout tout m'nieu</i>	On avait tout mangé
<i>Tout beu</i>	Tout bu
<i>Tout tcheu</i>	Tout...
<i>Bitekeu! Bitekeu!</i>	Bitekeu! Bitekeu!
<i>Chi! Chi!</i>	Chi! Chi!

A Herve, le rossignol de mur parle dans le même sens:

<i>Grand dj'enne a ralle</i>	Quand je suis retournée
<i>Les sina estit plein</i>	Les greniers étaient pleins
<i>A ç't heure qu dj' sos ravnance</i>	Maintenant que je suis revenue
<i>Il n'a pus ré d'vins.</i>	Il n'y a plus rien dedans.

Quand, à Taintignies, le loriot fait entendre son cri, les enfants, nous dit M. Harou, lui décochent cette petite pointe en imitant son cri:

<i>Compère Loriot</i>	Compère Loriot
<i>Y a des gringues au bos</i>	Il y a des cerises au bois
<i>Ch' n'est pouë pour ti</i>	Ce n'est pas pour toi
<i>Ch'è pour min goziau.</i>	C'est pour mon gosier.

Au pays de Namur, le chant de la caille est traduit comme suit:

*Boute bouboute!*  
*Boute bouboute!*  
*Boute bouboute!*

Et la tourterelle ne manque pas de répondre:

*Boute cur on coup, Titine!*

A certaines époques de l'année, quand chat et chattes, en partie fine, font entendre leur *miam* si désagréable, on prétend, au Borinage, qu'ils prononcent distinctement *maitaron à Wâmes*. C'est pourquoi l'on dit d'un chat qui s'absente pour le bon motif: *Il est dallé à Wâmes*. (1)

La chatte en rut dit, à Liège: *Waie mi patte! Waie mi patte!* « Aie! ma patte. » Et le matou de répondre: *Ti m'êt râie! Ti m'êt râie!* « Tu me l'arraches ».

A Nivelles, autre refrain. Le mâle demande: *Pous-dje bi datter in haut?* La femelle accepte de suite et dit: *Aw, aw, aw...*

On sait, pour l'avoir vu ici-même (2) à quelle cruelle aventure le ramier doit sa tristesse et son cri. Un jour de disette, il a vendu sa sœur... pour une gousse de fêverolles. Et il pleure dans les bois longuement sa *paure soû! paure soû!...*

Les grands-pères disent à Liège que le coq, dans son cri, affirme:

*Nos sèrans on djoû ri-i-îtche!*

La cane demande:

*Qwand? Qwand? qwand?*

Et la brebis lentement répond:

*Jamais-ais-ais...*

Quand les coqs, pachas de la ferme, chantent, le plus vieux dit dans son coquerico:

*Dj' fais çou qu' dji pous!*

Le coq entre deux âges répond:

*Dj' fais çou qu'i m' plaît!*

Et le poulet s'essaie à dire:

*Qwand dj' sèrès grand*

*Dj' frès comme les autes!...*

Et lorsqu'à la première heure tous les coqs du village se répondent, ils disent l'un après l'autre:

*Dji sos ri-i-îtche!*

*Et mi ossi-i-i!*

*Dj'et sos pus qu' ti-i-i!*

*T'enne a minti-i-i!*

*Et ti ossi-i-i!*

(1) Jos. DUFRANE. *Œuvres Wallonnes*, 1892, p. 31. — Wasmes, bourg du Borinage.

(2) *Wallonia*, t. II, p. 208, article de M. Z. Henin.

Le Grand-duc, oiseau de male augure, annonce aux gens qu'ils se perdront en route, en répétant : *Fuô rôge!... Fuô rôge!...*

On dit que la verdrière (*djâz'rene*) a fait découvrir le tombeau du Christ en répétant : *Catche, catche dizos cisse pîre*. « Sous cette pierre ».

A Nivelles elle se plaint qu'on ne lui fait jamais visite :

*Fox n', cos n', cos n' rènez jamais m'cîr.*

Le loriot, dans son chant répète :

*La hop si la ti ou*

*Pulon, pulesse*

*Quand el paûrès-dje bin fer!*

*C'est quand ti vous!*

Ailleurs il demande si les cerises sont mûres :

*Sont les celi mareures Lâriot*

*Nenni co*

*Le! non di Dio!*

A Huy il raconte qu'il a de la bouillie :

*Dj'a de l'holie Djihan*

*Dj'a de l'holie Djihan.*

La mésange, qui nous reste l'hiver, dit qu'elle se moque du temps :

*Djè m' fous du temps*

*Djè m' fous du temps*

*Djè m' fous du temps.*

Ailleurs, on imite son cri en introduisant le doigt dans la bouche, puis en le retirant, par un mouvement analogue à celui par lequel on imite le débouchage d'une bouteille. Et l'on prétend que ce geste est indiqué par la mésange elle-même :

*Suce ti deugt!*

*Suce ti deugt!*

*Suce ti deugt!*

Parfois on introduit une variante, qui mérite d'être traduite :

*Suce ti deugt*

Suce ton doigt

*Suce ti deugt*

Suce ton doigt

*Omque qui pâye*

L'un paie

*L'autre qu'accrêut.*

L'autre fait crédit.

La caille donne à tout venant le conseil d'acquitter ses dettes :

*Quitte po quitte*

*Pâye tes dettes.*

Plusieurs oiseaux qui ont assisté à la Passion du Christ, en ont gardé le souvenir (1). C'est de là que la pie a conservé son cri,

(1) Cf. les légendes dans *Wallonia*, tome II, pages 207-8, article de M. Ch. Bartholomez.

*rac, rac, rac*, ricaneusement impie ! C'est le moineau qui guida les Juifs à la recherche de l'Homme-Dieu, dans le Jardin des Oliviers : il les appelait par ses cris perçants : *Juif! juif! juif!...* Et depuis lors il ne sait plus dire autre chose.

Certains animaux jouèrent aussi leur rôle à la Nativité : l'âne et le bouf de la crèche, qu'on appelait *les cocets du naïve Jésus* « les chaufferettes du gentil Jésus », le coq de la Passion et l'agneau symbolique étaient et sont encore parmi les éléments obligés des petites représentations de « la Naissance ». Ils parlaient à leur manière : le Coq entonnait d'une voix perçante : *Christus natus e...est* ; le Bœuf, avec un long mugissement, demandait : *l'bi?* l'Agneau répondait dans un bêlement : *in Bethlé...em* ; sur quoi l'âne concluait : *hi-hamus (camus, allons-y)*.

Une petite fable que nous conta récemment un enfant, a naturellement sa place ici par ce fait que les paroles qu'y prononcent les animaux sont rapprochées des sons qu'ils articulent réellement dans leurs cris.

Un chien et un chat s'étaient associés — et il va sans dire que de tels compères ne pouvaient pas longtemps rester *planquets* (1). Aussi, dès le premier jour, vint la bisbille. Le Chat vole une grosse tranche de lard. « Partageons, dit le Chien. — Esquivons-nous d'abord, dit le Chat ». Et les voilà partis.

Arrivés dans un coin du bois, le Chat grimpe prestement sur un arbre et se met à manger. « Où est ma part? dit le Chien. — Tiens, dit le Chat, mange ceci ». Et tout en dévorant lui-même à belles dents, il laisse tomber une à une quelques bribes de couenne.

Le Chien s'aperçoit de ce jeu et, furieux de se voir roulé, il crie à son copain :

— *Wâw... wâw... à l'pai quâ ti d'hiutrè*. « Gare (wall. *waye*) à ta peau quand (w. *quand*) tu descendras! »

Le chat mangeait toujours. Quand il a bien fini, il ne peut se défendre d'exprimer par quelques miaulements sa satisfaction grande.

— *Vlà on... là on... là on... tchet sau!* « Voilà un chat repu? »

Le chien croit entendre : *Vlà on tchessou* « un chasseur » ; il s'enfuit... et court encore.

O. COLSON.

(1) Le vieux mot *planquet* signifie associé et donne en même temps l'idée d'une intime amitié.